

L'Avenir du livre pour la jeunesse Journée d'étude, déc. 2009

Et les créateurs dans tout ça ?

Nouveau contexte, nouveau statut, nouvelles formes ?

Table ronde avec la participation de Marie Sellier, auteur et présidente de la Charte des auteurs et illustrateurs jeunesse, Hervé Tullet, auteur-illustrateur et Fabrice Vigne, auteur.

Présentation d'Anne-Laure Cognet

Alors que l'édition numérique demeure économiquement embryonnaire, la question de la place de l'auteur dans la société, de son statut et de ses droits, a occupé une place médiatique et institutionnelle importante au cours de l'automne 2009. Cette amplification rhétorique, que nulle avancée économique ou juridique ne vient réellement corroborer, est née de la politique de numérisation menée par Google, remettant fortement en cause le droit d'auteur « à la française » et provoquant une levée de boucliers des éditeurs. Tout au long de l'automne se sont succédés, sur le sujet de « l'avenir du livre », dossiers de revues professionnelles (Livres Hebdo, 4 septembre 2009), billets des auteurs sur leurs blogs, journées d'étude tous azimuts, dont celle organisée par la Société des gens de lettres et conclue par un discours du Ministre de la Culture rappelant l'attachement de l'État au soutien à la création (Paris, 20-21 octobre).

Dans le vif de ce débat en cours, et au terme d'une journée consacrée à l'évolution des formes du livre et de la lecture, le CNLJ – La Joie par les livres a souhaité, à son tour, donner la parole aux auteurs et illustrateurs de livres pour la jeunesse afin de dresser un état des lieux, certes partiel et subjectif, de que les mutations technologiques influent sur la création, ses formes et ses contenus ? Comment la place de l'auteur évolue-t-elle dans la société, quelle représentation en avons-nous aujourd'hui ? Quelles sont les conséquences de la dématérialisation du livre sur le droit d'auteur ? Telles sont les grandes questions que nous avons posées à nos invités : Marie Sellier, Hervé Tullet et Fabrice Vigne.

Intervention de Fabrice Vigne

Je préviens, en préambule, que j'ai l'impression de ne représenter ni rien ni personne, ni même un air du temps ou des possibilités technologiques, seulement mon bon plaisir. En particulier, je ne me sens pas du tout qualifié pour parler du « livre dématérialisé », question qui ne m'intéresse que de loin. Les livres du Fond du tiroir sont tout à fait matériels, avec odeurs de papier et d'encre, à l'ancienne. J'ai « la culture du livre papier », comme le dit Bernard Friot.

J'ai publié une dizaine de livres, dont une moitié, la moitié la plus variée, la plus intime, la plus confidentielle, la plus expérimentale, la plus fragile, en auto-édition. Contrairement aux lieux communs qui viennent spontanément en tête au sujet de l'auto-édition, je suis venu à l'auto-édition après avoir été publié chez des éditeurs traditionnels. J'ai fondé en 2008 le label associatif « Le Fond du tiroir » dont je suis l'auteur unique, mais pour lequel je fais parfois appel à des tiers pour les illustrations. Qu'on juge du contenu : les quatre premiers opus du FdT sont respectivement un recueil de rêves (un journal intime de nuit) ; une méditation à la fois triviale et métaphysique sur le temps qui passe ; un abécédaire illustré et érotique pour adultes ; et un reportage conceptuel dans l'enfer dans grandes surfaces commerciales. À chaque fois, la forme du livre diffère, toute aussi libre et imprévisible que le fond. La ligne éditoriale ? Mes centres d'intérêt, or ils sont nombreux.

Un pied chez les éditeurs « grand public » (tout est relatif) et l'autre dans l'underground, dans le tiroir : j'entends poursuivre cette parité sur deux pattes. Ainsi, en 2010 je publierai deux livres, l'un chez Magnier, l'autre au Fond du tiroir. Par ailleurs, je m'y trouve globalement

bien, chez Magnier, mais ce n'est pas pour cette question-là que vous m'avez donné la parole... Qu'est-ce que le Fond du Tiroir ? Plusieurs façons de l'envisager. Essayons celle-ci. Mon premier livre en 2003, publié en « adulte », a été beaucoup lu en « jeunesse ». Quelques années plus tard, mon roman *Les Giètes* (Magnier, 2007) est paru en jeunesse alors que de nombreuses voix s'élevaient, parfois pour s'indigner, considérant qu'il s'agissait d'un livre adulte. Je ne les ai jamais démenties. Ainsi, dès mes débuts, je me suis senti, et tout compte fait fort bien senti, dans l'ambiguïté, dans la marge, ou plutôt dans plusieurs marges qui se chevauchent. Je me sens adulte quand on me parle de mes livres jeunesse, ou réciproquement... Je me sens perpétuellement ailleurs, c'est peut-être une anomalie psychiatrique. C'est en tout cas la raison pour laquelle j'ai fondé un espace de liberté de création où je ne suis plus nulle part. Voilà ce qu'est le Fond du tiroir.

J'aime et je respecte infiniment la littérature jeunesse, je m'en revendique à l'occasion (du moins lorsque l'on me prend pour un auteur « adulte » !), mais il me semble qu'elle rencontre l'une de ses limites dans son projet intrinsèque : elle est une littérature *pour*, elle s'adresse à quelqu'un de précis, l'enfant – et d'un âge circonscris selon chaque livre, encore. Cette adresse est une sorte de péché originel esthétique, en contradiction avec le fameux idéal parnassien, « l'art pour l'art ». La littérature de jeunesse ne peut atteindre « l'art pour l'art » puisqu'elle vise tel individu. Or, pour ma part je n'ai jamais cru à cette injonction implicite, « ce livre est pour toi ». Je crois très fort qu'on écrit un livre pour quelqu'un et que c'est un autre qui le lit, et que c'est bien comme cela. Je crois au hasard et aux accidents, je crois aux rencontres entre des lecteurs et des livres qui ne sont pas « pour eux », je crois aux livres « Pour tous et pour personne » (sous-titre du *Zarathoustra* de Nietzsche), et fonder le Fond du tiroir a été, en quelque sorte, la garantie que mes livres, en tout cas ces livres-là, seraient pour personne afin d'avoir une chance d'être pour tous.

Et cela étant dit, voilà que le FdT s'apprête à publier un livre jeunesse en 2010... Je fais ce que je veux au fond de mon tiroir, y compris me contredire, je me débrouille avec mon éthique.

Produire un livre au Fond du tiroir me procure une joie incomparable, si ce n'est à celle d'écrire, et en aucun cas ces deux exultations ne sont incompatibles. Je n'ai jamais autant l'impression de « faire » un livre – de « faire », tout court (« faire » étant l'étymologie à la fois de mon prénom en latin, et de la poésie en grec, excusez du peu) qu'en planchant des heures durant pour imaginer la forme de l'objet avec mon graphiste (orfèvre, factotum et compagnon de jeu idéal, que je me fais un devoir de citer : il s'appelle Patrick Villecourt et il est la moitié du Fond du tiroir), puis aller enquiquiner l'imprimeur pour vérifier qu'il respecte telle couleur. D'ailleurs, j'ai baptisé mon jardin secret « Fond du tiroir » parce que j'aime jouer avec l'auto-dérision et les formes que prennent l'image de soi et les ambitions, mais j'aurais tout aussi bien pu l'intituler « La main à la pâte » (ou encore « La beauté du geste »). Parce qu'au fond, le rapport auteur-éditeur n'est pas autre chose qu'un rapport employé-employeur, avec une stricte division du travail social, alors que mon rêve était, comme tout petit artisan, de devenir mon propre patron, d'assumer passionnément toutes les étapes de la fabrication. Pour l'anecdote factuelle, les raisons de cette envie de me mettre à *mon compte* sont peut-être à chercher dans certaines déconvenues passées... Je n'ai jamais digéré certaines prérogatives exorbitantes de mes éditeurs, qui m'ont par exemple imposé un titre, ou une couverture, ou une quatrième de couve, que je n'aimais pas.

Je puise mes modèles dans le « Do-it yourself » des punks, esprit libertaire des années 70 mais qui prévaut de nos jours plus que jamais dans le domaine musical (secteur où la dématérialisation numérique, bien davantage qu'en littérature, a lézardé le rôle et le statut des éditeurs : chaque musicien est à même de créer son propre label pour diffuser sa musique sans intermédiaire, parfois avec grand succès, cf. les Ogres de Barback), mais aussi dans quelques cas d'auteurs ayant créé leur propre structure éditoriale. L'association, dans le champ de la

bande dessinée, est un exemple irréprochable. En ce moment, Marc-Edouard Nabe défraie la chronique en s'auto-publiant après 27 livres parus dans le milieu éditorial traditionnel, et en défiant les éditeurs avec panache (et un peu d'arrogance tête-à-claque) : je peux faire ce que vous faites, vous ne pouvez pas faire ce que je fais. Mais dans le strict champ qui nous occupe, la « jeunesse », un auteur-éditeur est très cher à mon cœur : Benoît Jacques a réussi en 20 ans d'entêtement, à créer à sa main et à son nom une maison d'édition où il a pu déployer son univers propre sans la moindre concession – et aujourd'hui « Benoît Jacques books » est une maison reconnue, et semble-t-il viable économiquement.

Je l'admire, Benoît est un héros, mais je n'ai pas cette ambition : le FdT ne sera jamais rentable, j'en fais un principe, la liberté ne s'accorde pas avec les finances. Entre autres choses, le FdT est aussi un plan de carrière, ou plus exactement d'anti-carrière : j'entends faire ce que je veux, mais à l'ombre, dans un dédain assez jouissif des chiffres de vente. Un livre que je publie chez Magnier se vendra à terme à 3000 exemplaires ; au FdT entre 100 et 200 : les échelles sont très différentes. Le premier me rapportera de l'argent (pas beaucoup !), le second m'en coûtera (plus ou moins selon les projets). Il va de soi que je ne touche pas un centime sur les ventes, tout est reversé à l'association « Le Fond du tiroir », mais en revanche je m'efforce de payer un petit forfait à mon graphiste pour chaque livre, et le cas échéant de prévoir des droits d'auteur à verser à mes co-auteurs (ainsi, Philippe Coudray pour « La Mèche »). Le FdT ne fait pas de service de presse (le nombre de mentions dans les médias du FdT demeure, après deux ans d'activité, plafonné à très exactement zéro) et quasiment pas de dépôts en librairies, la vente des livres se faisant essentiellement par correspondance *via* le blog, ou sur des salons. Ce n'est pas que je méprise la librairie, c'est simplement que la marge du libraire (30 ou 35%) est supérieure à la marge que le FdT peut espérer dégager de certains de ces livres, qui, par conséquent, en librairie se vendraient à perte ! Toutefois, je suis en train de négocier l'inscription du FdT sur Dilicom, plateforme commune qui permettrait à tout libraire de commander nos livres, je suis donc prêt à assumer ce léger déficit... Comment parviens-je à alimenter les finances de l'association « Le Fond du tiroir », dans ces conditions ? Eh bien, je ne crains pas de l'avouer : c'est grâce à des subventions publiques très délicatement détournées de leur fonction. J'ai reçu en 2008 le prix Rhône-Alpes jeunesse pour mon roman *Les Giètes*, et ce prix, contrairement à la plupart des autres, était assorti d'une forte somme d'argent. C'est à ce moment que j'ai sauté le pas : cette somme a été intégralement engloutie comme mise de départ et payé la fabrication des deux premiers livres du FdT. Aujourd'hui, je garde l'espoir que les ventes de livres me permettront d'en publier d'autres (l'autofinancement est l'UNIQUE ambition financière), mais en attendant j'ai reçu une bourse du CNL pour mon prochain livre à paraître chez Magnier, et je suis bien décidé à employer une partie de cette somme à un projet dans le tiroir. Ainsi, les livres avec pignon sur rue financent les livres secrets, et merci beaucoup aux pouvoirs publics pour leur soutien à la création littéraire !

Reste à parler du blog, <http://www.fonddutiroir.com/blog/>. Ouvert au printemps 2008, juste avant l'impression du premier livre du FdT, il est, d'une part, l'indispensable vitrine en ligne de mon petit artisanat « directement du producteur au consommateur », d'autre part un media (un medium ?) à part entière. Les premiers temps, je publiais jusqu'à un article par jour (l'effet « nouveau jouet », sans doute), aujourd'hui je me suis calmé et ne publie que deux à quatre articles par mois, mais plus substantiels, plus longs. Je m'efforce de ne pas en faire un pur étalage narcissique, et les sujets y sont variés. Certes je donne des nouvelles de moi, et surtout de mes livres... La frontière entre vie privée et vie publique est de ce fait assez poreuse, puisque mes livres sont une part très importante de ma vie privée ET de ma vie publique. Lorsque je raconte une intervention scolaire qui, qu'elle se soit très bien ou très mal passée, m'a ébranlé les nerfs, est-ce privé ou public ? Je ne sais pas. Ou lorsque je raconte l'effet que m'a fait un livre, ou une conversation, ou un fait divers, ou un rêve, un projet, un

enthousiasme ou une indignation... Chaque fois, je suis mu, je suis ému, et je le raconte. À qui ? Ma foi, attrape qui peut. Comme mes livres. Cela pourrait être la devise du Fond du tiroir : *Attrape qui peut*.

Je ne peux ici que répéter les bienfaits connus du Web 2.0 : vivant, rapide, interactif, polémique, fluide, disponible en permanence, déployant un kaléidoscope de liens, connexions et renvois...

Lorsqu'on écrit un livre, on peut espérer une réaction de lecteur un an ou deux plus tard...

Avec un article de blog, c'est possible en un quart d'heure. Autre avantage : moi qui n'aime rien tant que les « works in progress », les affinages perpétuels, les phrases à embellir et les virgules à déplacer, je peux retoucher sans fin ce que j'ai écrit, même si à proprement parler je n'ai pas ici l'impression de « faire œuvre ». Il m'arrive de corriger des textes parus sur le blog il y a un ou deux ans, et ceci dans l'indifférence générale (je n'attends que mes lecteurs, déjà rares, relisent en boucle au même rythme que j'écris !), mais au moins je sais que ce stock de mots reste là, jamais « épuisé », dans une version amendée et toujours amendable. Ce remaniement virtuellement infini est, pour moi, le côté le plus fascinant de l'outil.

Est-ce qu'un blog induit une manière spécifique d'écrire, par rapport à un roman ? Sans doute.

On ne se prépare pas à courir un 110 mètres haie comme un marathon. Sur un blog, je saute les haies. L'ambition est une écriture sinon quotidienne au moins au quotidien, nerveuse, immédiate. Et puis je note aussi une différence économique, puisqu'on revient toujours au nerf de la guerre : je vends mes livres mais le blog est gratuit (pour les lecteurs veux-je dire...), ouvert aux quatre vents, il tient en somme lieu d'« échantillon gratuit sans engagement », entrez, je vous en prie, bienvenue, justement j'étais en train de me dire que...

Des points communs existent, cependant, et j'en vois au moins trois : primo, ce que je déclarais en incipit au sujet des livres s'applique aussi bien au blog : « La ligne éditoriale ? Mes centres d'intérêt, or ils sont nombreux » ; secundo : j'aime beaucoup les citations, et j'en donne souvent dans mon blog (comme j'en cache dans mes livres), parce qu'il n'y a pas besoin de lien hypertexte pour se reconnaître farci de connexions ; tertio, quatre des six premiers livres du FdT sont écrits à la première personne et, même s'il s'agit d'écriture de soi en recherche de formes nouvelles, c'est bel et bien moi qui m'exprime, Fabrice Vigne, comme sur le blog. Blog et livres sont deux canaux pour ma voix, je le revendique.

Tout ceci étant dit, je reste avant tout attaché au livre : mieux vaut écrire un livre qu'un blog. Idem pour les lectures, au fait...

Fabrice Vigne